

Wei Zhou
Institut des langues étrangères N°2 de Beijing, Chine



Nombre de didacticiens français constatent que les apprenants chinois paraissent assez timides par rapport aux apprenants européens en classe de langue. Ils ne veulent pas prendre l'initiative de parler, et semblent en recherche d'une maîtrise de la compétence linguistique parfois au détriment de la compétence de communication. Ces phénomènes sont généralement associés à la méthode actuelle d'enseignement des langues en Chine qui privilégie la grammaire, le vocabulaire et la traduction. Le présent travail consistera à fournir des données d'ordre historique permettant de lever le voile sur cette croyance, fondée sur la réalité ou sur une pensée mythique. Il s'agit donc d'une recherche d'ordre historique, qui vise à retracer les sources de la « culture chinoise » en matière d'apprentissage des langues afin de dévoiler les caractéristiques de la pensée didactique en Chine ancienne.

Mots-clés : culture chinoise, pensée didactique, Chine ancienne.

许多法国教师发现，在语言教学课堂上，中国学生比欧洲学生显得比较腼腆：他们不喜欢带头发言，他们执著于语言能力的提高，却不重视交际能力。有人说这是中国特有的外语教学法造成的，即重语法、重单词、重翻译。本文从历史的角度考量，论证这样的观点是否属实，亦或是一种虚构的想法。为此，我们将通过对中国传统外语教育中特有的“中国语言教育文化”追根溯源，发掘潜藏于古代中国的语言教学观。

关键词：中国语言教育文化，语言教学法思想，古代中国。

French pedagogues note that Chinese learners seem rather timid in comparison with European learners in language classes. Chinese learners do not take initiative in speaking. They are in search of linguistic competence but are not much interested in communicative competence. These pedagogues believe it is linked to language teaching and learning in China that gives priority to grammar, vocabulary, and translation. This article consists of providing historical data that questions this belief. It is about research of historical nature that aims at recounting “the Chinese culture” in foreign language learning to reveal the didactic thought in ancient China.

Key words: Chinese culture, didactic thought, ancient China.

Introduction

En Chine comme en France, on a vu s'étendre le répertoire méthodologique de l'enseignement des langues étrangères. La succession des différentes méthodologies, de la méthodologie traditionnelle au notionnel-fonctionnel, est inscrite dans les manuels pour les élèves de l'école normale et constitue entre autres un sujet de recherche des didacticiens chinois.

Cependant, cette identification des méthodologies d'enseignement des langues s'est toujours faite « ailleurs » et il semble que la Chine n'a joué qu'un rôle d'« importation » de méthodologies : on étudie l'évolution de ces méthodologies et on cherche à les appliquer au contexte chinois sans prendre en compte l'histoire de l'enseignement des langues en Chine qui, d'après nous, imprègne le présent de tout un héritage.

Notre travail consiste donc à tirer de l'oubli cette histoire de l'enseignement des langues étrangères pour bien comprendre la culture éducative chinoise. Cet effort de recul représente un travail immense. Dans cet article, nous nous concentrerons sur la « Chine ancienne », qui se termine d'après les historiens chinois en 1839. A partir de cette année, l'empire de Chine subit les guerres de l'Opium et est contraint de s'ouvrir dans tous les domaines en intégrant les pensées et les technologies occidentales, faisant ainsi son entrée dans une ère que les historiens chinois qualifient de « Chine moderne et contemporaine ». Depuis, l'enseignement traditionnel comme le reste de la société furent bouleversés.

1. Archéologie de l'enseignement des langues étrangères en Chine ancienne

Les contacts officiels de la Chine avec les pays étrangers commencent au 2^{ème} siècle av. J.-C., lorsque Zhang Qian, fonctionnaire de l'empire Han (206 av. J.-C - 220 ap. J.-C.), fut envoyé par l'empereur chinois vers l'Ouest. Il fut le premier diplomate officiel à ramener des informations fiables d'Asie centrale (l'actuel Afghanistan et l'actuel Ouzbékistan par exemple). Ses missions d'exploration permirent la mise en place du vaste réseau de routes commerciales qui sera connu comme la Route de la soie, reliant la Chine au monde. Depuis, les échanges entre la Chine et les pays étrangers se multiplièrent. Sous la dynastie Tang (618-907) commença une entreprise de traduction des classiques bouddhiques de grande envergure qui popularisa et approfondit les nombreuses écoles bouddhiques en provenance d'Inde. Xuanzang (602-664), moine bouddhiste chinois, fut l'un des plus importants traducteurs de l'époque. En 629, il partit en pèlerinage en Inde d'où il revint en avril 645 rapportant un grand nombre de textes en sanskrit, augmentant ainsi considérablement la quantité de littérature bouddhique disponible en Chine. Peu après, le moine chinois Jianzhen se rendit au Japon pour diffuser le bouddhisme. Tous ces contacts avec les pays étrangers nécessitaient des hommes comprenant les langues étrangères, cependant, les données expliquant comment on apprenait ces dernières à l'époque restent introuvables.

1.1. Première école de langues étrangères

La première école de langue étrangère fut créée en 1289 sous la dynastie Yuan (1271-1368), une dynastie fondée par l'empereur mongol Kubilai Khan. En effet, à cette époque-là, les échanges avec l'Asie centrale s'intensifièrent et des connaissances scientifiques et techniques persanes pénétrèrent en Chine. A l'école, on enseignait le

persan aux jeunes nobles mongols. Il a été découvert dans les archives impériales des glossaires thématiques persan-chinois dont une version est estimée datant de Yuan.

La dynastie Ming (1368-1644) maintint ce système d'enseignement de langues étrangères. L'école fondée en 1407 fut nommée Siyiguan (maison des langues étrangères). En effet, sous la dynastie Ming, les échanges avec les pays étrangers devinrent plus fréquents et les territoires concernés plus étendus. Entre 1405 et 1433, Zheng He, eunuque chinois, fit sept expéditions maritimes. Il explora, durant toutes ces longues années de voyage, toutes les côtes de l'Asie du Sud-Est (notamment Java et Sumatra dans l'actuelle Indonésie), toutes les îles de l'océan Indien (notamment l'actuel Sri Lanka) et il remonta la mer Rouge jusqu'en Égypte et descendit les côtes africaines jusqu'au Mozambique. C'est à la suite d'une de ces expéditions qu'en 1414, le sultan de Malindi (dans l'actuel Kenya) inaugura des relations diplomatiques avec la Chine.

L'école Siyiguan était à la fois un établissement d'enseignement et un bureau de traductions. Ici étaient abordées huit langues et plus tard dix langues dont le mongol, le mandchou, le tibétain, la langue des Indes, le persan, la langue des Dai (ethnie présente sur les territoires chinois et thaïlandais), l'ouïgour, le birman, le thaï etc.

L'apprentissage de langues étrangères connut une vogue à l'époque. D'après une anecdote, beaucoup d'enseignants de l'école Siyiguan donnaient des cours privés à la maison. En 1457, des fonctionnaires remirent à l'empereur un mémorial stipulant que « les écrits des langues étrangères concernent souvent des affaires étrangères qui sont confidentielles. L'enseignement privé risque de les révéler. » Cela montre que la traduction des actes diplomatiques était une pratique importante de l'enseignement. La conséquence de ce phénomène mérite réflexion. En effet, l'empereur promulgua un édit selon lequel il était interdit aux enseignants de langues étrangères de donner des cours privés hors de l'école. Cependant, les élèves qui avaient ainsi appris une langue étrangère pouvaient être nommés s'ils passaient l'examen d'évaluation. Cela signifie que l'école des langues étrangères avait pour objectif de former des fonctionnaires et que les hommes qui comprenaient une langue étrangère étaient très recherchés par le pays à l'époque.

1.2. Premier manuel officiel de langue étrangère

Succédant à la dynastie Yuan, la dynastie des Mongols prit le pouvoir, et le premier empereur Ming, Zhu Yuanzhang (1328-1398) fit composer un manuel pour apprendre à lire et à écrire le mongol sur la base de *l'Histoire secrète des Mongols*, la première œuvre littéraire de la culture mongole. Le texte est d'abord transcrit phonétiquement en chinois, accompagné de gloses marginales destinées à expliquer le sens des mots. Ensuite, c'est la traduction en chinois qui se fait par paragraphe. Le texte comprend au total 282 paragraphes.

En 1689 sous la dynastie Qing (1644-1912), suite à des conflits armés, les empires chinois et russe signèrent le Traité de Nertchinsk. Le tracé de la frontière sino-russe fut défini, et ainsi, la frontière fut peu à peu ouverte permettant les premiers échanges commerciaux entre les deux pays. En 1708, l'empereur des Qing fit créer l'école de russe. On trouve au Musée du Palais impérial des archives traduites en russe et des documents diplomatiques russes traduits en chinois. Ces traductions, en chinois et en russe, « sont fluides et cohérentes et elles correspondent pratiquement à l'original » selon un expert en russe (Gao X., 2007 : 58).

Jusqu'ici, ces écoles de langues étrangères étaient créées spontanément par l'Etat en fonction de ses besoins géopolitiques qui concernaient principalement les langues des pays voisins dont certaines étaient également utilisées par les Chinois ethniques résidant sur les confins. Il y avait trois sources pour sélectionner les enseignants : les ambassadeurs venus de l'étranger ; les étrangers ou les Chinois ethniques résidant en Chine ; les diplômés de l'école même.

2. Pensée didactique en Chine ancienne

Les sources écrites ne nous livrent aucune information sur les méthodologies d'enseignement de l'époque. Mais l'analyse des indices laissés dans les livres anciens nous permet de faire l'état des lieux des méthodologies d'enseignement des langues étrangères pour comprendre la pensée didactique en langues en Chine ancienne.

Le vocabulaire et la traduction occupent une importance primordiale. Sous la dynastie Yuan existait déjà un glossaire bilingue servant à l'enseignement et à la traduction. Sous la dynastie Ming et Qing, les glossaires s'appliquaient à une trentaine de langues étrangères. Au glossaire de certaines langues sont annexés des textes en langue étrangère et leur traduction en chinois. Le vocabulaire du glossaire est regroupé par thème.

Citons l'exemple du glossaire mongol-chinois dont la première édition date de 1382. Il y a 852 mots qui sont regroupés selon 17 sections thématiques telles que l'astronomie, la géographie, le temps, la flore, la faune, etc. L'article du glossaire est structuré ainsi : le mot d'entrée en mongol suivi de son équivalent chinois et sa transcription phonétique en chinois. Le glossaire comprend aussi 13 textes en deux langues parallèles qui comportent des mandats et des édits émanant du gouvernement chinois ainsi que des actes et des rapports soumis par les Mongols.

Ces glossaires bilingues constituent le principal manuel d'enseignement/apprentissage. La classification du vocabulaire par thèmes répond bien au besoin de faciliter la mémorisation. En effet, ce genre de classement n'est pas étranger aux Chinois. *Erya*, un des plus anciens dictionnaires chinois, qui date probablement du 3^{ème} siècle avant J.-C., suit le même principe de classement. *Erya* est un glossaire du vocabulaire emprunté aux livres classiques ou aux dialectes du pays, dont les expressions nécessitent une interprétation « orthodoxe » (tel est le sens du titre : Er, approcher ; Ya, orthodoxie). Les mots et expressions sont répartis, dans le *Erya*, en dix-neuf catégories : mots antiques, mots courants, mots descriptifs (ces trois premières catégories regroupent essentiellement des verbes, des adjectifs et des adverbes, rarement des noms, différents des catégories suivantes), parenté, architecture, ustensiles, musique, astronomie, divisions administratives, collines, montagnes, eaux, herbes, arbres, insectes, poissons, oiseaux, bêtes, animaux domestiques. Dès la dynastie Han, *Erya* fut recensé parmi les manuels obligatoires des élèves. Il nous semble que les glossaires bilingues se sont calqués sur *Erya* en ce qui concerne la classification des différents items. Ce classement thématique, basé sur le champ sémantique du vocabulaire, ne permet pas un accès rapide aux mots étrangers. Mais, ce genre de glossaire est un bon outil pour des communications simples. En outre, en tant que méthode de langue, il facilite l'apprentissage puisqu'il tient compte du sens des mots et rapproche les uns des autres les mots apparentés par le sens.

Le vocabulaire et la traduction du vocabulaire occupaient une place prépondérante dans l'enseignement des langues étrangères. Cela est confirmé par un mémorial présenté à l'empereur en 1542 par le directeur de l'école Siyiguan : « (les élèves) s'appliquent aux mots sans aborder les édits et les actes étrangers, ce qui ne s'adapte pas à l'urgence. Il faut que ces trois activités se pratiquent parallèlement »¹ (Gao X., 2007: 40). Cette proposition, qui par ailleurs correspondait déjà aux approches sur objectifs spécifiques, souligne que l'étude des mots était une activité privilégiée en classe.

La transcription phonétique en caractères chinois constitue un élément indispensable tant dans les glossaires que dans le manuel de mongol. A l'aide de la translittération, une suite de morphèmes inconnus se transforme en caractères familiers. Les élèves apprennent une langue étrangère comme s'ils apprenaient un dialecte chinois. Cette pratique rend plus aisé l'apprentissage phonétique des langues étrangères. On peut cependant imaginer l'inconvénient de cette pratique : dans la mesure où la phonétique chinoise reste différente de beaucoup de langues étrangères, les élèves pourraient non seulement rencontrer des difficultés de prononciation - bien qu'ils puissent se faire comprendre par un interlocuteur natif - mais ils pourraient également être confrontés à la difficulté de comprendre leur interlocuteur, entravant ainsi la communication. On peut ainsi se demander si en Chine ancienne on accordait plus d'importance à l'écrit et l'expression orale qu'à la compréhension orale et la communication en ce qui concerne l'enseignement des langues étrangères à l'école.

On peut aussi constater qu'il n'y avait pas d'écrits sur les règles grammaticales à l'époque. La traduction, en particulier celle des actes diplomatiques, paraissait être le seul moyen d'acquisition de la syntaxe. Cela était peut-être aussi lié à la pratique de l'apprentissage du chinois. En effet, en Chine ancienne les enfants apprenaient à lire et à prononcer les mots par récitation orale des Classiques. Prenons l'exemple de *Sanzijing* (*Classique des trois caractères*) qui faisait partie de la première éducation des jeunes enfants à la maison jusqu'à la fin du 19^e siècle : le texte est écrit en vers de trois caractères pour être facilement appris par cœur. Ces textes courts et simples enseignent en même temps les sinogrammes courants, les constructions grammaticales, l'arithmétique, la chronologie historique, la liste des Classiques et les bases de la morale confucéenne.

La première véritable grammaire chinoise, rédigée par un lettré chinois, date seulement de 1898. Il s'agit du *Ma shi wen tong* (traité grammatical de Ma) de Ma Jianzhong (1844-1900). L'auteur reconnaît lui-même que « le livre a été écrit en prenant pour modèle des grammaires occidentales ». En fait, Ma avait étudié les sciences politiques à la Sorbonne et connaissait le français, l'anglais, le latin et le grec antique. D'après certaines recherches (*Sur les sources du Ma shi wen tong* de Alain Peyraube, par exemple), c'est la *Grammaire générale et raisonnée* (plus connue sous le nom de *Grammaire de Port-Royal*) d'Arnauld et Lancelot (1660) qui l'avait le plus fortement influencé. Avant cette grammaire systématique, un mode d'appropriation naturelle était en usage, comme l'affirment les vers chinois suivants : « on peut faire des poèmes si on arrive à réciter 300 poèmes des Tang »². Ainsi, lorsque l'on définit aujourd'hui la méthodologie traditionnelle chinoise comme méthode grammaire-traduction, ce n'est pas exact. Cela dépend de la tradition que l'on prend pour repère.

Conclusion

Pour conclure, l'enseignement des langues étrangères en Chine ancienne s'appuyait sur l'étude lexicale. Le sens du mot était abordé par sa traduction en chinois. La prononciation du mot était apprise par transcription phonétique en caractère chinois. Les textes en langue étrangère et leur traduction en chinois servaient à faire apprendre la syntaxe. Il n'y avait pas de règles grammaticales explicites, témoignant de l'influence de l'apprentissage du chinois sur l'enseignement des langues étrangères. En effet, l'un comme l'autre sont reliés aux conceptions linguistiques chinoises, qui sont enracinées dans la pensée chinoise, aucune évolution des besoins sociaux qui puissent causer des ruptures et passages entre configurations didactiques des langues ne s'était fait ressentir jusqu'à cette période.

Bibliographie

Fu, K., 2004. *Histoire de l'enseignement des langues étrangères en Chine*. Shanghai : Shanghai foreign language education press.

Gao, X., 2007. *Recherche sur l'enseignement des langues étrangères dans les écoles de la fin de la Dynastie Qing*. Beijing : The commercial press.

Li, S., 2003. *Histoire abrégée de la linguistique en Chine ancienne*. Chengdu : Bashu publishing house.

Puren, C., 1988. *Histoire des méthodologies de l'enseignement des langues*. Paris : Clé international.

Zhang, J., 2007. *Didactique des langues étrangères* (2^e édition). Zhejiang : Editions de l'enseignement de Zhejiang.

Notes

¹ « 专攻番译杂字，不及诂敕、来文，恐非急务，今后三者并行肄习 ».

² « 熟读唐诗三百首，不会作诗也会吟 ».